

INTRODUCTION

Penser par figures

Il se peut que nous ne puissions penser que dans des formes héritées. Mais cela ne signifie pas que nous devions nous contenter de recueillir l'héritage. En pensant avec la philosophie ancienne, il doit être aussi possible de philosopher aujourd'hui. Emprunter aux Anciens, c'est leur prendre ce qui ne laisse pas de leur appartenir, c'est donc tenter de les lire fidèlement en accommodant notre regard historique sur eux, mais c'est aussi à l'inverse tenter de les comprendre complètement en assimilant leur pensée à la nôtre. C'est s'efforcer de sortir du cercle : histoire ou philosophie ?

L'expression « histoire de la philosophie » est en effet une sorte d'oxymore. Comment, en toute rigueur, ce qui est historique pourrait-il être philosophique et réciproquement ? Si nous lisons un texte ancien dans sa dimension philosophique, nous y trouvons des idées que nous pouvons admettre, des thèses que nous pouvons faire nôtres, des arguments auxquels nous pouvons assentir, en somme nous prenons au sérieux son intention de vérité. Si nous lisons un texte ancien dans son épaisseur historique, nous y découvrons des concepts explicables par leur genèse ou leur contexte, un questionnement « significatif » d'une culture ou d'une tradition, un mode de pensée symptomatique d'un philosophe ou d'un courant, en somme nous lui attribuons des sens d'autant plus « intéressants » qu'ils échappent à sa propre visée : celle du vrai. Plus le texte acquiert de signification historique, moins il cesse d'être porteur de vérités. Et dès que nous le prenons dans sa portée philosophique, toute distance historique s'abolit. De cette oppo-

sition entre deux visées de lecture, qui décompose l'idée confuse d'histoire de la philosophie en ses deux concepts distincts, l'antagonisme entre les lectures herméneutiques « continentales » et les lectures « analytiques » anglo-saxonnes est à certains égards une bonne illustration.

Pourtant, on ne doit pas opposer, et encore moins choisir, entre « historicisme » et « *philosophia perennis* ». Tout dans une philosophie particulière est historique et pourtant tout ce qui est pour nous philosophique ne peut manquer de se soustraire à l'histoire. Nous ne cessons – et peut-être devons-nous ne pas cesser – de nous emparer des philosophies historiquement constituées sur un mode qui les détache de leur sol historique. Mais, au fond, n'était-ce pas, d'abord, *notre* « sens historique » qui les y avait enracinées ? Et ce « sens historique », auquel l'histoire elle-même nous a voués depuis le XIX^e siècle, n'appartient-il pas aussi, indissolublement, au mode de *philosopher* qui est le nôtre aujourd'hui – à moins qu'il soit déjà celui d'hier ?

Par le concept de « figures philosophiques empruntées aux Anciens », nous avons voulu sortir de ces alternatives et trouver un moyen de faire de la philosophie sans rien abdiquer des légitimes exigences de l'histoire. Tout se passe comme s'il y avait des *figures de la pensée* qui traversaient l'histoire. Elles paraissent exister pour nous dans un espace purement logique, même si, nous le savons, elles n'ont été possibles que par et dans l'histoire ; et nous pouvons les tenir pour invariables même si leur forme de réalisation est toujours historiquement variable. Mieux : nous ne pouvons manquer de les tenir pour anhistoriques, dans le moment même où elles nous apparaissent philosophiques. Ces « figures » inscrites dans la pensée ancienne, il doit donc être possible de les emprunter à leur histoire pour les faire jouer philosophiquement dans la nôtre.

Les « figures » ne sont ni des problématiques, ni des thèses, ni des arguments, ni des concepts flottant au-dessus de l'histoire dans le ciel des Idées. Il ne s'agit pas de dresser, comme dans un manuel scolaire, le catalogue des positions doctrinales (en « -isme ») face aux Grandes Questions

classiques : la question de l'existence de Dieu (théisme, athéisme, agnosticisme...), la question de la relation de l'âme et du corps (monisme, dualisme...), la question de l'être (matérialisme, idéalisme), la question des universaux (réalisme, nominalisme...), la question de la possibilité de la connaissance (dogmatisme, scepticisme, criticisme...), etc. Il ne s'agit pas de relever les interrogations fondamentales, comme autant de casse-tête posés depuis toujours à l'esprit humain, ni d'opposer les doctrines des philosophes, comme si elles rejetaient indéfiniment leur gigantomachie sur la scène de la pensée pure.

Sous le nom de « figures », nous avons plutôt tenté de repérer, dans les textes philosophiques de l'Antiquité, des formes inaperçues et (si possible) *nécessaires* d'opposition, de symétrie, de complémentarité ou d'incompatibilité, entre des concepts, des arguments, des thèses ou des problématiques. Les figures sont donc des modes de pensée inscrits dans l'histoire comme autant de solutions à des problèmes qui, *de notre point de vue historique*, traversent l'histoire, et par conséquent semblent devoir lui échapper. À un problème historiquement posé, un nombre limité de solutions, solidaires mais incompatibles, se sont présentées comme possibles. Nous avons tenté de mettre en évidence quelques-unes de ces « voies » parallèles ou de ces « destins » croisés, de les analyser dans leur lettre et de les resituer dans leur contexte historique unique, tout en supposant qu'ils pouvaient en être abstraits en tant que *figures stables*. Il y a sans doute des figures inaperçues, au cœur de certaines philosophies, et qui en constituent pour ainsi dire le style unique¹ ; mais il y a aussi des concepts qui se constituent l'un par l'autre et traversent souterrainement différentes philosophies². Il y a parfois des

1. Voir chap. 4, la symétrie, chez Aristote, entre les figures de la bête et du dieu, de part et d'autre de la figure politique de l'homme ; et chap. 6, la symétrie, chez Épicure, entre les deux craintes humaines fondamentales, celle de la mort et celle des dieux.

2. C'est ainsi que se constitue, dans les philosophies grecques classiques, la figure de l'homme, au moyen des deux figures symétriques et opposées de l'animal et du dieu (voir chap. 3).

entrecroisements de figures entre deux doctrines¹ ou entre plusieurs courants philosophiques². Il y a aussi des oppositions plus fondatrices : des dilemmes historiques – aussi informulés qu’inévitables – menant tantôt à des traditions « doctrinales » incompatibles³, tantôt à la partition de tout un corpus⁴, tantôt même à la scission entre Anciens et Modernes⁵. Dans tous les cas, et quelle que soit l’extension du domaine où nous en repérons la formation, une figure se constitue concurremment avec d’autres figures, au sein d’une *configuration* stable, réglée par le jeu nécessaire des symétries et des oppositions qui les définissent les unes par rapport aux autres⁶. La figure est l’effet de son jeu avec d’autres, et la conséquence d’un choix que nul n’a fait. En somme, nous entendons par figures philosophiques des *schémas stables et anhistoriques de solutions symétriques, parallèles ou opposées à des problèmes philosophiques inscrits dans l’histoire*.

Avant d’illustrer cette démarche par les études mêmes qui la justifient, nous voudrions éclairer la notion de « figure » par un exemple qui n’y figure pas. Il s’agit d’un exemple bien particulier, puisque l’idée de « figure de la

1. Le concept d’amitié joue symétriquement, dans les éthiques d’Aristote et d’Épicure, le même rôle de révélateur des fondements et des limites de leurs anthropologies opposées (voir chap. 5).

2. C’est ainsi que les attentes des disciples de trois traditions philosophiques, la socratique, l’épicurienne et l’aristotélécienne, peuvent s’éclairer les unes par les autres (voir chap. 9).

3. Voir, chap. 1, le dilemme entre deux décisions ontologiques (Démocrite *ou* Platon) qui président aux deux destins de l’ontologie ; voir aussi, en conclusion, l’opposition Platon/Protagoras symptomatique du conflit entre rationalités scientifique et juridique.

4. Voir, chap. 3, le dilemme entre décision scientifique et décision éthique : selon la première, l’animal ne peut pas exister, selon la deuxième, il existe nécessairement.

5. Voir, chap. 2, le dilemme entre deux conceptions du principe (Aristote *ou* Descartes) qui président aux métaphysiques ancienne et moderne.

6. Une configuration a ainsi une forme du genre : soit A, soit B, mais non A et B ; soit AB, soit BA, soit A, B, et non-C, soit non-A, B et C, soit A, non-B et C, etc. En d’autres temps, nous aurions appelé une telle configuration une *structure*.

pensée » y est appliquée à elle-même ; ou plutôt, elle est produite par sa propre mise en œuvre. La notion *philosophique* de figure de la pensée peut être en effet tenue elle-même pour une figure *historique* de la pensée grecque.

Soit, en effet, la question (philosophique) du rapport de la connaissance à ses objets. Admettons qu'une histoire des idées (simpliste) permette de montrer que, face à cette question, il y a trois positions doctrinales possibles, et que ces trois types de réponses se dégagent clairement de la pensée grecque classique. La première « figure » porterait le nom scolaire de « platonisme » : les « Idées » sont les seuls vrais objets de connaissance parce qu'elles sont les seules vraies réalités ; elles sont séparées du sensible, existent en elles-mêmes, éternellement, etc. La deuxième figure serait nommée « nominalisme », et il serait facile de la lier au nom d'Antisthène : les Idées n'existent pas, ce sont des illusions, il n'y a que des noms généraux dont nous usons par commodité pour parler des choses singulières, seules réalités existantes, mais dont la diversité infinie dépasse nos possibilités limitées de connaissance imparfaite et générale, etc. Appelons « aristotélisme » une troisième figure : les Idées (ou « formes ») existent, ce sont les objets mêmes de la pensée et de la connaissance, mais elles n'existent pas séparées du sensible, car ce qui existe, c'est toujours irrémédiablement des « ceci » particuliers, dans lesquels la pensée peut distinguer ce qui est dicible, connaissable et fixe (la « forme »), et ce qui ne l'est pas (la « matière »).

Supposons donc que cet exemple permette de faire apparaître, dans l'histoire de la pensée grecque, trois figures de la pensée du rapport de la connaissance (ou du discours) à ses objets. Eh bien, soutenir qu'il y a des figures de la pensée dans l'histoire de la philosophie, c'est en quelque sorte être aristotélicien en histoire de la philosophie, au sens où l'aristotélisme est une des figures mêmes de la pensée que nous venons de définir. Soutenir qu'il y a des figures de la pensée dans l'histoire, c'est soutenir qu'il y a des « formes » de la pensée, qui sont les objets que nous avons à *penser*, c'est-à-dire à *dire* et à *connaître* ; mais

Dans les neuf chapitres qui constituent ce livre, nous avons ainsi tenté de repérer quelques carrefours de l'histoire de la pensée grecque et les configurations problématiques correspondantes. Dans chacune d'elles, nous avons distingué plusieurs voies historiques que nous avons analysées en même temps comme des figures philosophiques. Faire de voies anciennes des figures philosophiques (contemporaines ou intemporelles), c'est ce qu'on peut appeler les *emprunter* aux Anciens. Nous les avons regroupées sous trois chefs : « figures de l'être », « figures de l'homme » et « figures du disciple ». L'*être* est l'objet supposé primordial de toute philosophie ancienne, l'*homme* est l'objet qui les travaille toutes souterrainement, leur mode de transmission à leurs *disciples* nous révèle le mieux la singularité de chacune. À ces trois types de figures, nous avons joint, à titre de conclusion, des « figures de la rationalité », s'il est vrai que « la » raison est le principal *emprunt* moderne au *logos* ancien, s'il est vrai surtout que c'est par ce qu'elles comportent de « rationnel » que des voies *historiques* peuvent devenir des figures *philosophiques*. On verra que ces figures, même rationnelles, ne laissent pas elles aussi d'être plurielles et rivales.

preuve qu'elles sont historiques et n'existent pas hors de l'histoire est que nous en avons repéré le concept dans la pensée ancienne sous le nom d'aristotélisme. Et la preuve qu'elles sont des *formes* philosophiques qui nous permettent de penser hors de l'histoire par laquelle seule elles existent, c'est que, même si c'est d'un point de vue nécessairement historique que nous les pensons, c'est sous un mode nécessairement séparé de notre histoire que nous les *faisons nôtres* – comme des « formes » justement.

Les figures sont donc des formes en ce sens. Alors pourquoi ne pas les appeler des « formes de la pensée » ?

C'est qu'elles ne sont pas que cela. Dans une configuration donnée, il y a un petit nombre de figures, alors qu'il y aurait un nombre indéfini de formes. Le propre de chacune de ces figures, c'est d'être une voie possible pour la pensée ; et le propre d'une configuration, c'est d'offrir quelques figures alternatives et incompatibles. « Penser par figures » signifie d'abord repérer dans l'histoire des moments ou plutôt des *lieux critiques* qui ont engendré différentes figures de leur résolution. Mais « penser par figures » signifie ensuite qu'il n'y a, à chacun de ces embranchements, que quelques figures possibles, quelques grandes voies que l'histoire proposait, et entre lesquelles, aujourd'hui encore et toujours, la pensée doit choisir. « Penser par figures » signifie donc savoir que le nombre de solutions est *a priori* limité par les règles de la géométrie qui définissent, dans une configuration donnée, tout ce qui se donne à la pensée comme possible. Cela n'implique pas que la pensée soit condamnée à tourner sur elle-même et à se répéter, ni qu'elle ne puisse plus inventer des concepts, s'étourdir dans l'inouï ou chercher à expérimenter des figures nouvelles. Penser autrement est toujours possible puisque c'est toujours du haut d'une pensée nouvelle et sous le couvert d'un mode de penser à créer que le repérage de figures anciennes (et transhistoriques) est possible. Les figures ne *sont* pas dans l'histoire ; elles ne nous sont données dans l'histoire qu'en tant que nous la pensons.